

[Poèmes]

María Mercedes Carranza

---

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

La poesía tiene la palabra

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Carranza, M. M. (2003). [Poèmes]. *Liberté*, 45(3), 62–71.

## María Mercedes Carranza

### Bogotá

Nadie mira a nadie de frente,  
de norte a sur la desconfianza, el recelo  
entre sonrisas y cuidadas cortesías.  
Turbios el aire y el miedo  
en todos los zaguanes y ascensores, en las camas.  
Una lluvia floja cae  
como diluvio : ciudad de mundo  
que no conocerá la alegría.  
Olores blandos que recuerdos parecen  
tras tantos años que en el aire están.  
Ciudad a medio hacer, siempre a punto de parecerse a algo  
como una muchacha que comienza a menstruar,  
precaria, sin belleza alguna.  
Patios decimonónicos con geranios  
donde ancianas señoras todavía sirven chocolate ;  
patios de inquilinato  
en los que habitan calcinados la mugre y el dolor.  
En las calles empinadas y siempre crepusculares,  
luz opaca como filtrada por sementinas láminas de alabastro,  
ocurren escenas tan familiares como la muerte y el amor ;  
estas calles son el laberinto que he de andar y desandar :  
todos los pasos que al final serán mi vida.  
Grisas las paredes, los árboles  
y de los habitantes el aire de la frente a los pies.  
A lo lejos el verde existe, un verde metálico y sereno,  
un verde Patinir de laguna o río,  
y tras los cerros tal vez puede verse el sol.  
La ciudad que amo se parece demasiado a mi vida ;  
nos unen el cansancio y el tedio de la convivencia  
pero también la costumbre irremplazable y el viento.

Extrait de *Tengo miedo*.

## **Bogotá**

Personne ne regarde personne en face  
du nord au sud la méfiance, le soupçon  
parmi des sourires et de courtoises attentions.  
Troubles l'air et la peur  
dans tous les vestibules, dans tous les ascenseurs, dans les lits.  
Une pluie molle tombe  
comme un déluge, ville d'un monde  
qui ne connaîtra jamais la joie.  
Odeurs molles qui ressemblent à des souvenirs  
après tant d'années flottant dans l'air.  
Ville à moitié construite, toujours sur le point de ressembler  
à une jeune fille qui commence à avoir ses règles,  
précaire sans aucune beauté.  
Des patios du dix-huitième avec des géraniums  
où des vieilles dames servent encore du chocolat ;  
patios de locataires  
habités de saleté et de douleur calcinées.  
Dans les rues en pente et toujours crépusculaires,  
une lumière opaque comme filtrée par de germinales veines d'albâtre,  
surgissent des scènes aussi familières que la mort et l'amour ;  
ces rues, labyrinthe que je dois faire et défaire :  
tous les pas qui à la fin traceront ma vie.  
Gris les murs, gris les arbres  
et les habitants de l'air de la tête aux pieds.  
Au loin la verdure existe, un vert métallique et serein,  
un vert Patinir de lac ou de rivière,  
et derrière les montagnes le soleil percera peut-être.  
La ville que j'aime ressemble trop à ma vie ;  
la fatigue et l'ennui de la promiscuité nous unissent  
mais aussi l'habitude irremplaçable et le vent.

### Poema del desamor

Ahora en la hora del desamor  
Y sin la rosada levedad que da el deseo  
Flotan sus pasos y sus gestos.

Las sonrisas sonámbulas, casi sin boca,  
Aquellas palabras que no fueron posibles,  
Las preguntas que sólo zumbraron como moscas,  
La poca fe en las ceremonias de la ternura  
Y sus ojos, frío pedazo de carne azul.  
Días perdidos en oficios de la imaginación,  
Como las cartas mentales al amanecer  
O el recuerdo preciso y casi cierto  
De encuentros en duermevela que fueron con nadie.  
Los sueños, siempre los sueños.

¡ Qué sucia es la luz de esta hora,  
Qué turbia la memoria de lo poco que queda  
Y qué mezquino el inminente olvido !

## Poème du désamour

Maintenant à l'heure du désamour  
Et sans la rose légèreté que donne le désir  
Ses pas flottent et ses gestes.

Les sourires somnambules presque sans bouche  
Ces mots qui ne furent pas possibles  
Ces interrogations à peine murmurées comme un  
[frémissement de mouches  
Le peu d'inclination pour les cérémonies de la tendresse  
Et ses yeux fragments froids de chair bleue.  
Jours perdus dans les parages de l'imaginaire,  
Comme les lettres pensées dès l'aurore  
Ou le souvenir précis et presque certain  
De rencontres à demi ensommeillées avec personne.  
Les rêves toujours les rêves.

Qu'elle est laide la lumière à cette heure,  
Qu'elle est trouble la mémoire du peu qui reste  
Et qu'il est mesquin l'oubli menaçant !

## **Borgiana**

Yo quiero pensar en este anciano,  
los ojos ciegos, lentos los labios,  
el desprecio en el vacío rostro duro.  
Ha hallado la palabra única  
que resume todo el universo.  
Pero la eternidad le vale nada.  
Solo, en la habitación de la vieja casa,  
vuelve terco a hacer memoria de su sueño,  
inventa con voz que suena a metal y a lágrima  
la batalla en la que hubiera querido morir  
y se dice que deseó cumplir otro destino :  
no el de las palabras en un papel,  
no Cervantes sino Alonso Quijano.  
Con la memoria mira  
los rostros imaginarios de sus antepasados.  
Como su abuelo, el coronel Suárez,  
hubiera querido caer en Junín bajo las lanzas  
o como Francisco Borges en lo alto de un caballo  
deteniendo las balas son el pecho.  
Si tan sólo se le hubiese permitido  
usar por una vez el cuchillo de Muraña  
para saborear el coraje de matar o de ser muerto.  
En la habitación de la vieja casa, derrotado  
se resigna ya fatalmente a la sabiduría.

## **Borgiana**

Je voudrais songer à ce vieillard,  
les yeux aveugles, les lèvres alanguies,  
le mépris dans le visage dur et vide.

Il a trouvé le mot unique  
qui résume l'univers tout entier.

Mais qu'importe l'éternité ?

Seul dans la chambre de la vieille maison,  
obstiné il veut encore arracher son rêve à la mémoire,  
il invente de sa voix métallique et larmoyante  
la bataille pour laquelle il aurait aimé mourir  
et on raconte qu'il a voulu accomplir un autre destin :  
non pas celui des mots sur une feuille blanche,  
ni celui de Cervantes mais plutôt celui  
[d'Alonso Quijano.

De sa mémoire surgissent  
les visages imaginaires de ses aïeux.  
Comme son grand-père, le colonel Suárez,  
il aurait aimé tomber à Junin sous le fer des lances  
ou comme Francisco Borges du haut d'un cheval  
bravant les balles de sa poitrine.

Si au moins on lui avait permis  
une seule fois de se servir du couteau de  
[Muraña

pour savourer le courage de tuer ou d'être tué.

Dans la chambre de la vieille maison, vaincu  
il se résigne maintenant à la fatale sagesse.

## El oficio de vestirse

De repente,  
cuando despierto en la mañana  
me acuerdo de mí,  
con sigilo abro los ojos  
y procedo a vestirme.  
Lo primero es colocarme mi gesto  
de persona decente.  
En seguida me pongo las buenas  
costumbres, el amor  
filial, el decoro, la moral,  
la fidelidad conyugal :  
para el final dejo los recuerdos.  
Lavo con primor  
mi cara de buena ciudadana  
visto mi tan deteriorada esperanza,  
me meto entre la boca las palabras,  
cepillo la bondad  
y me la pongo de sombrero  
y en los ojos  
esa mirada tan amable.  
Entre el armario selecciono las ideas  
que hoy me apetece lucir  
y sin perder más tiempo  
me las meto en la cabeza.  
Finalmente  
me calzo los zapatos  
y echo a andar : entre paso y paso  
tarareo esta canción que le canto  
a mi hija :  
« Si a tu ventana llega  
el siglo veinte  
trátalo con cariño  
que es mi persona ».



## Cérémonie du matin

Tout à coup  
lorsque je me réveille le matin  
je me souviens de moi  
j'ouvre doucement les yeux  
et je commence à m'habiller.  
D'abord accorder mes gestes  
de personne respectable.  
Prendre ensuite les bonnes  
habitudes l'amour  
filial le décorum la morale  
la fidélité conjugale  
je garde les souvenirs pour la fin.  
Je me lave délicatement  
le visage de bonne citoyenne  
j'enfile mon espoir si entamé  
j'engouffre dans ma bouche les mots  
je brosse la bonté  
portée comme un chapeau  
et dans les yeux  
ce regard si aimable.  
Dans l'armoire je choisis les idées  
qui me donnent envie de briller aujourd'hui  
et sans plus attendre  
je me les enfonce dans la tête.  
Et pour finir  
je me chausse  
et décide d'y aller pas à pas  
fredonnant cette chanson que je chante  
à ma fille :  
« Si par hasard le vingtième siècle  
se présente à ta fenêtre  
accueille-le gentiment  
car c'est moi en personne ».

### Poema de amor

A través de una luz irreal  
– la cortina azul de la habitación  
cerrada a media tarde –  
se acerca a la cama.  
En estos instantes su cuerpo es inmenso,  
sólo el cuerpo existe.  
Puedo repetir las palabras entredichas,  
la piel que se derrite, el sudor.  
Pero en realidad sucede  
que mi cuerpo está bajo su cuerpo  
– fantasías inconfesables,  
manos sabias, miradas inequívocas –  
ambos tratando de sobrevivir  
cada uno gracias al otro.  
Caemos y caemos como Alicia  
en un precipicio sin tocar fondo.  
Y como Alicia nos detenemos de repente :  
ese tenso, inmóvil instante.  
El espejo se rompe  
cuando oigo su voz que me dice :  
« Qué bien lo hemos pasado, mi amor ».  
Pienso entonces que debo ocuparme ya  
de encender las luces de la casa.

## Poème d'amour

Par une lumière irréelle  
– le rideau de la chambre  
à moitié fermé l'après-midi –  
il s'approche du lit.  
C'est l'instant où son corps est immense,  
l'instant où seul son corps existe.  
Je peux répéter les mots interdits  
la peau impatiente, la sueur.  
Réalité soudaine  
de mon corps sous son corps  
– fantaisies inavouables,  
mains savantes, regards sans équivoque –  
chacun essayant de survivre  
par la grâce de l'autre.  
Nous sombrons et nous sombrons comme Alice  
dans un précipice sans fond.  
Et comme Alice, nous voilà figés tout à coup  
en cet instant immobile et tendu.  
Le miroir se brise  
lorsque j'entends sa voix me dire :  
« Comme c'était bien, mon amour ».  
Je sais déjà qu'il est grand temps  
d'allumer toutes les lumières de la maison.